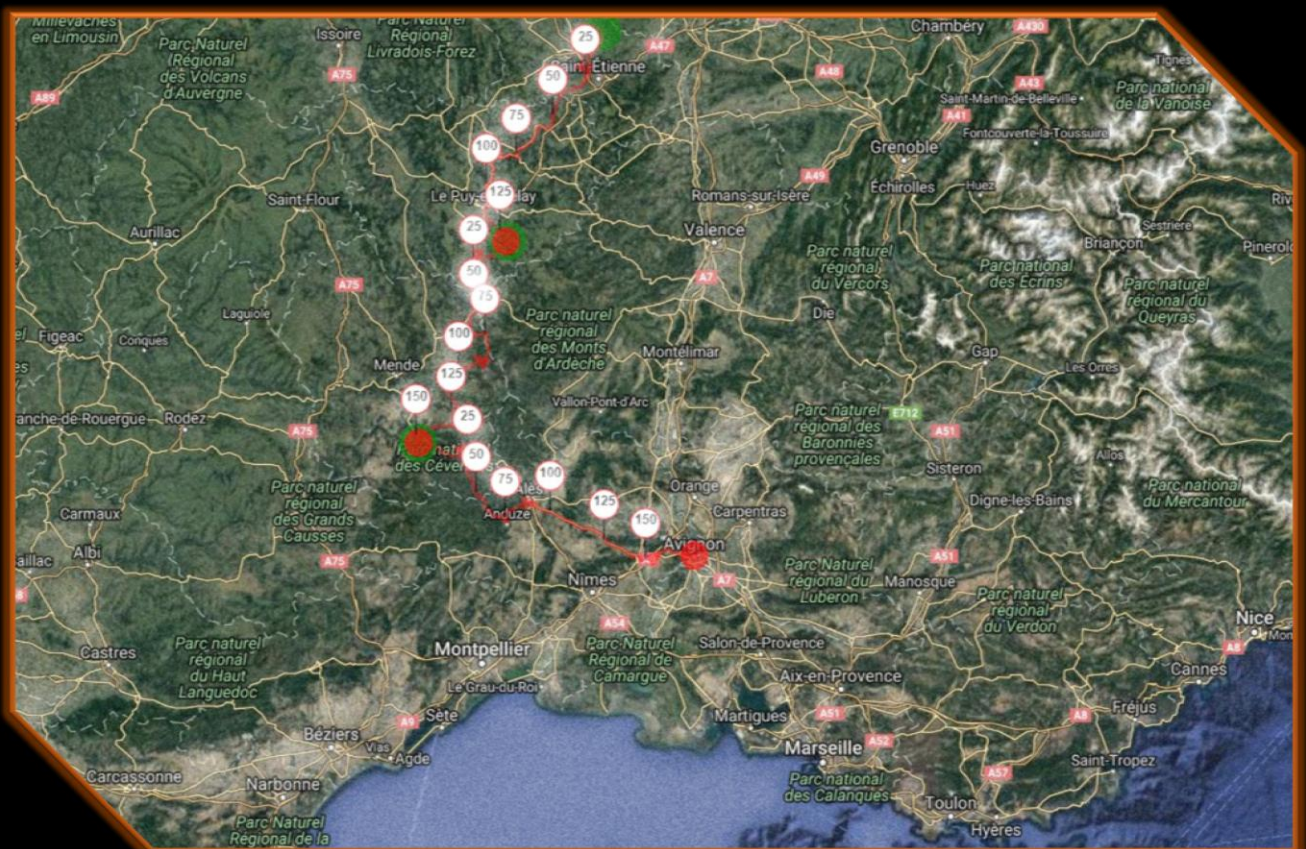


VOYAGE EN VELO DANS LES CÉVENNES ... SUR LES TRACES DE ROBERT-LOUIS STEVENSON... ET DE MODESTINE (Chevrières – Avignon)



PREAMBULE : CHEVRERES / MONASTIER-SUR-GAZEILLE

Samedi 06 mai 2017, il pleut dru sur la France, et, je peux vous dire en toute honnêteté, que le choix de mon père de m'accompagner sur les premiers pas du chemin m'a aidé infiniment, à partir dans les traces de cet auteur/pionnier qui, dès 1878, ouvra la voie aux voyageurs cyclopedestres que nous sommes. Le plus incroyable étant, que ses mots décrivent, 139 ans après, toujours parfaitement les contrées traversées et les sentiments éprouvés par le voyageur.... Pour preuve ? Chaque phrase formant ce billet est un extrait du livre qui légende avantageusement les photos de mon voyage ! +☺+



➤ DEDICACE

Mon Cher Sidney Colvin,

Le voyage que raconte ce petit livre me fut très agréable et avantageux. Après un début singulier, j'ai eu meilleure chance à la fin. Mais nous sommes tous des voyageurs dans ce que John Bunyan nomme le désert de ce monde – tous, aussi, des voyageurs avec un âne et ce que nous trouvons de meilleur en route c'est un loyal ami. Bienheureux le voyageur qui en trouve plusieurs ! Nous courons le monde, en fait, pour les rencontrer. Ils sont le but et la récompense de la vie. Ils nous gardent dignes de nous-mêmes et, lorsque nous sommes seuls, nous sommes simplement plus près de l'absent.

Tout livre est, dans sa signification secrète, une lettre ouverte aux amis de l'auteur. Eux seuls en pénètrent l'esprit ; ils découvrent des messages particuliers, des assurances d'affection et des témoignages de gratitude insérés à leur intention à toutes les pages. Le public n'est qu'un patron généreux qui acquitte les frais de poste. Pourtant, quoique la lettre soit adressée à tout le monde, c'est pour nous une vieille et aimable coutume d'en faire expressément hommage à une seule personne. De quoi un homme pourrait-il être fier, sinon de ses amis ? Et, dès lors, mon cher Sidney Colvin, c'est avec orgueil que je me déclare, ici, vôtre affectueusement.

R. L. S.

➤ CYCLO-CAMPING

J'avais résolu, sinon de camper dehors, du moins d'avoir à ma disposition les moyens de le faire. Rien n'est, en effet, plus fastidieux pour un type débonnaire, que la nécessité d'atteindre un refuge dès que vient la brune. Au surplus, l'hospitalité d'une auberge de village n'est point toujours une infaillible recommandation à qui chemine péniblement à pied. Une tente, surtout pour un touriste solitaire, ne laisse point d'être ennuyeuse à dresser, ennuyeuse encore à démonter et même, durant la marche, elle fournit un évident aspect particulier au bagage. Un sac de couchage, par contre, est toujours prêt : il suffit de s'y insinuer. Il sert à double fin : de lit pendant la nuit, de valise pendant le jour et il ne dénonce pas à tout passant curieux vos intentions de coucher dehors. C'est là un point important. Si un campement n'est pas secret, ce n'est qu'un endroit de repos illusoire. On devient un homme public. Le paysan sociable visite votre chevet après un souper hâtif et vous voilà dans l'obligation de dormir un œil ouvert et de vous lever avant l'aube. Je me décidai pour un sac de couchage et, après maintes recherches au Puy et pas mal de dépenses culinaires pour moi-même et mes conseillers, un sac « à viande » fut dessiné, bâti et apporté chez moi en triomphe.



On comprendra sans peine que je ne pouvais porter cet énorme attirail sur mes propres épaules – simplement humaines. Restait à choisir une bête de somme. Or, un cheval est, d'entre les animaux, comme une jolie femme, capricieux, peureux, difficile sur la nourriture et de santé fragile. Il est de trop grande valeur et trop indocile pour être abandonné à lui-même, en sorte que vous voilà rivé à votre monture comme à un compagnon de chaîne sur une galère. Un chemin difficile affole le cheval, bref c'est un allié exigeant et incertain qui ajoute cent complications aux embarras du voyageur. Ce qu'il me fallait c'était un être peu coûteux, point encombrant, endurci, d'un tempérament calme et placide. Toutes ces conditions requises désignaient un baudet.

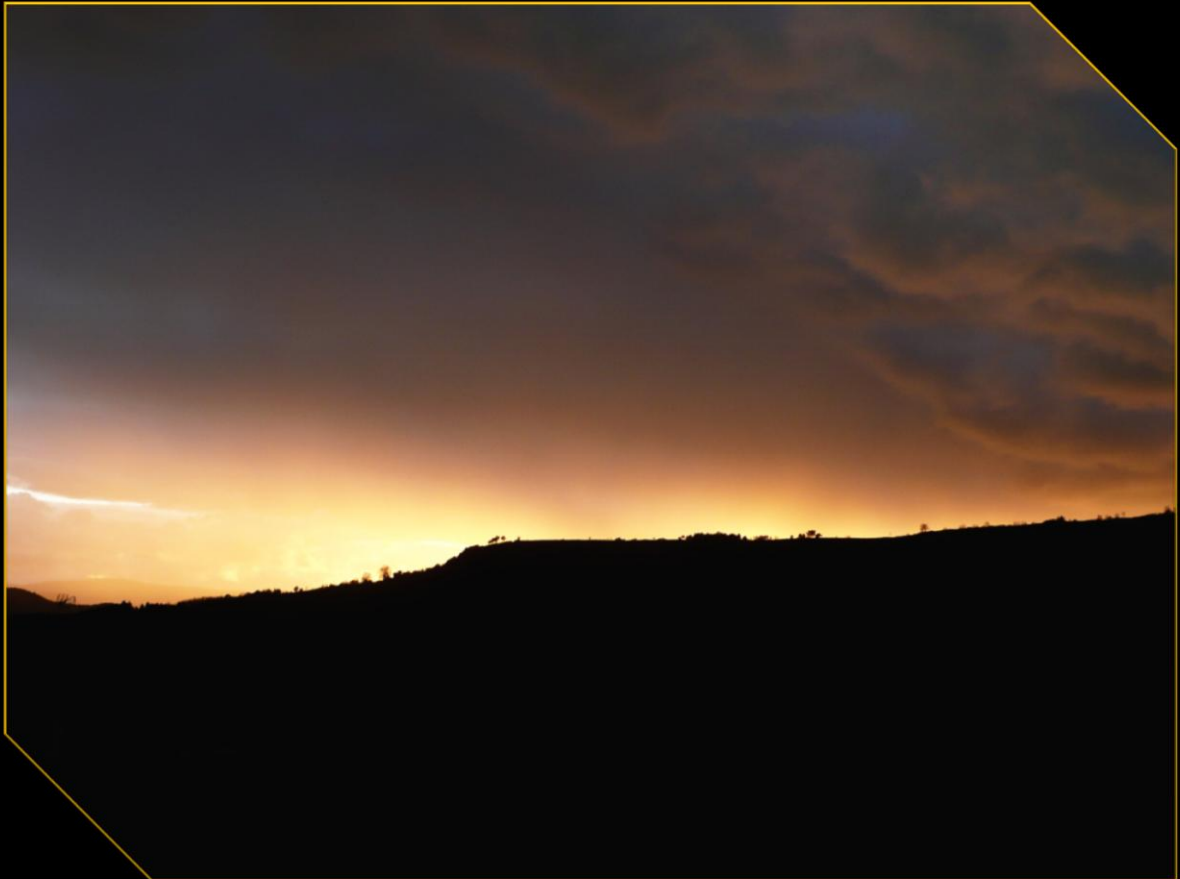
➤ **VELAY - CAMPING DU MONASTIER-SUR-GAZEILLE**

J'ouvris alors une boîte de saucisses boulonnaises et cassai une tablette de chocolat. C'était là tout ce que j'avais à me mettre sous la dent. Voici qui peut sembler désagréable, pourtant je mangeai chocolat et saucisse ensemble, morceau après morceau, en manière de pain et de viande. Tout ce que j'avais pour faire descendre cette rebutante mixture, c'était de l'eau-de-vie pure : un breuvage en soi écœurant. Mais je n'avais pas le choix et j'avais faim. J'ai dîné de bon appétit.



Je me demandais d'abord si j'allais trouver le sommeil, car je sentais mon cœur battre plus vite qu'à l'habitude, comme mû par une accélération agréable à quoi mon esprit demeurerait étranger. Or, aussitôt que mes paupières se fermèrent, cette glu subtile s'insinua entre elles et elles ne se rouvrirent plus. Le vent dans les arbres me berçait d'une chanson dormir. Parfois, il se faisait entendre pendant plusieurs minutes en un sifflement égal et continu, sans croître ni diminuer ; puis, de nouveau, il s'enflait et explosait avec fracas comme un énorme concasseur et les arbres m'aspergeaient des grosses gouttes de pluie de l'après-midi. Des nuits et des nuits, j'ai prêté l'oreille, dans ma chambre particulière de la campagne, à ce troublant concert du vent parmi les arbres ; mais soit différence d'essences ou illusion fictive produite par le sol, ou parce que je m'étais moi-même plus extériorisé et au fort de l'ouragan, le fait reste que le vent chante sur une gamme différente dans les bois du Velay. Je ne cessais d'écouter et d'écouter toujours avec toute mon attention et, sur ces entrefaites, le sommeil prenait peu à peu possession de mon corps et domptait mes pensées et mes perceptions. Toutefois mon dernier effort de veille fut encore pour prêter l'oreille et discriminer et mon dernier état de conscience fut pour m'étonner de cette clameur étrange qui m'obsédait.

*Le lit était fait, la chambre prête.
Pour leur veillée ponctuelle, les étoiles étaient allumées,
L'air était calme, l'eau coulait ;
Il n'était besoin de servante ni de domestique
Quand nous nous levâmes, baudet et moi,
Au vert caravansérail du bon Dieu.*



Deux fois, au cours de ces heures ténébreuses, je repris un court instant conscience et j'aperçus quelques étoiles au-dessus de ma tête, puis, pareille à une dentelle, l'extrémité d'un feuillage sur le ciel. Quand je m'éveillai pour la troisième fois le monde était baigné d'une lumière bleue annonciatrice de l'aurore.

Je refermai les yeux et me mis à réfléchir aux incidents de la nuit. J'étais surpris de trouver comme elle avait été aisée et agréable, même par un temps épouvantable. La pierre qui m'avait gêné aurait pu ne point être là ; j'aurais pu n'être point contraint de camper à l'aveuglette dans la nuit épaisse, mais je n'avais éprouvé d'autre désagrément que de heurter du pied la lanterne ou le tome second des Pasteurs du désert de Peyrat entre le contenu bouleversé de mon sac de couchage. Hé ! Que dis-je ? Je n'avais ressenti nulle impression de froid et je m'étais éveillé avec une netteté et une légèreté de sensations extraordinaires.

J'avais cherché une aventure durant ma vie entière, une simple aventure sans passion, telle qu'il en arrive tous les jours et à d'héroïques voyageurs et me trouver ainsi, un beau matin, par hasard, à la corne d'un bois du Velay, ignorant du nord comme du sud, aussi étranger à ce qui m'entourait que le

premier homme sur la terre, continent perdu – c'était trouver réalisée une part de mes rêves quotidiens. J'étais à l'orée d'un boqueteau de bouleaux entremêlés de quelques hêtres. À l'arrière, il jouxtait à un bois de sapins et, par-devant, il se clairsemait et aboutissait naturellement dans une vallée peu profonde et herbeuse. Tout autour s'exagérait des sommets de montagnes, certaines proches, d'autres distantes, suivant que la perspective se fermait ou s'ouvrait, aucune d'elles d'apparence plus haute que l'ensemble.

MONASTIER-SUR-GAZEILLE, départ

Les gens du Monastier, de toutes nuances d'opinion politique, s'accordèrent pour me prédire maintes mésaventures grotesques et me menacer de mort subite dans des conditions extravagantes. Sur froid, loups, voleurs et par-dessus tout les mauvais tours de la nuit était quotidiennement et éloquemment appelée à mon attention.



Dans cet agréable état d'esprit, je descendis la colline, jusqu'à l'endroit où est situé Goudet, à la pointe verdoyante d'une vallée, en face du Château de Beaufort sur une butte rocheuse et du cours d'eau, limpide comme cristal, qui meurt dans un étang les séparant. D'au-dessus et d'en dessous, on peut l'entendre qui sinue parmi les pierres, aimable jeune fleuve qu'il semble absurde d'appeler la Loire. De toutes parts, Goudet est encerclé par des montagnes ; des sentes rocailleuses, praticables au mieux par des ânes, rattachent la localité au reste de la France. Et hommes et femmes y boivent et sacrent dans leur coin de verdure où, du seuil de leurs demeures, lèvent les yeux, l'hiver, vers les pics ceints de neiges, dans un isolement qu'on jurerait pareil à celui des Cyclopes

homériques. Mais, il n'en est rien. Le facteur atteint Goudet avec son sac postal. La jeunesse ambitieuse de Goudet est à moins d'une demi-journée de marche du chemin de fer du Puy.

Je retournai chercher Modestine, la fis démarrer bon train en avant et, après une pénible ascension de vingt minutes, j'atteignis le bord d'un plateau. Le spectacle, en considérant mon trajet de ce jour, était ensemble sauvage et attristant. Le mont Mézenc et les pics derrière Saint-Julien se détachaient en masses coupantes sur une lumière froide à l'est, et le banc intermédiaire de coteaux avait sombré entier dans un vaste marécage d'ombre, sauf, çà et là, le tracé en noir d'un pain de sucre boisé et, çà et là, un emplacement blanchâtre irrégulier qui représentait une ferme et ses cultures et, çà et là, un creux obscur à l'endroit où la Loire, la Gazeille ou la Laussonne erraient dans une gorge.

Bientôt nous fûmes sur une grand-route et troublante fut ma surprise d'apercevoir un village de quelque importance tout proche. Car, on m'avait raconté que le voisinage du lac n'avait d'autres habitants que des truites. La route fut d'une solitude mortelle sur tout le parcours jusqu'à Pradelles. Pradelles est situé au flanc d'un coteau dominant l'Allier, entouré d'opulentes prairies.

La perspective était assez désolée mais stimulante pour un touriste. Car, je me trouvais maintenant à la lisière du Velay et tout ce que j'apercevais était situé dans une autre région – le Gévaudan sauvage, montagneux, inculte, de fraîche date déboisé par crainte des loups.

Les loups, hélas ! Comme les bandits, semblent reculer devant la marche des voyageurs. On peut trôler à travers toute notre confortable Europe et n'y point connaître une aventure digne de ce nom. Mais ici, y fut-on jamais ailleurs, on se trouvait sur les frontières de l'espoir. C'était, en effet, le pays de la toujours mémorable Bête, le Napoléon Bonaparte des loups. Quelle destinée que la sienne ! Elle vécut dix mois à quartiers libres dans le Gévaudan et le Vivarais, dévorant femmes et enfants « et bergerettes célèbres pour leur beauté ». Elle poursuivit des cavaliers en armes. On la vit, en plein midi, chassant une chaise de poste et un piqueur au long du pavé du Roy, et chaise et piqueur fuyaient devant elle au grand galop. Elle tint l'affiche comme un malfaiteur public et sa tête fut mise à prix dix mille francs. Et pourtant, lorsqu'elle fut tuée et expédiée à Versailles, hé bien ! Ce n'était qu'un loup banal et pas des plus gros.

J'avais traversé la Loire le jour précédent, maintenant, j'allais traverser l'Allier, tellement sont rapprochés les deux confluent près de leur source. Juste au pont de Langogne, alors que la pluie longtemps promise se mettait à tomber, une jeune fille d'entre sept ou huit, me posa la question rituelle : « *D'où est-ce que vous venez ?* »

➤ LE HAUT GÉVAUDAN

Je fus bientôt hors du bassin cultivé de l'Allier et loin des bœufs au labour, et des aspects de même ordre de la région. Des landes, des fonds vaseux à bruyères, des étendues de roches et de sapins, des bois de bouleaux nuancés par l'or de l'automne, çà et là, quelques minables chaumières et des champs mornes, telles étaient les caractéristiques du pays. Coteau et vallée suivaient vallée et coteau. De petits sentiers de chèvres, herbus et pierreux, sinuaient et s'entremêlaient, se divisaient en trois ou quatre, mouraient au lointain de creuses marécageuses et recommençaient d'essaimer, sporadiques, aux flancs des collines ou aux lisières d'un bois.

CHEYLARD ET LUC



À parler franc, Cheylard ne méritait qu'à peine toute cette recherche. Quelques issues accidentées de village, sans rues définies, mais une suite de placettes où s'entassaient des bûches et des fagots, une couple de croix avec des inscriptions, une chapelle à Notre-Dame-de-toutes-Grâces au faîte d'une butte, tout cela sis au bord d'une rivière murmurante des montagnes, dans un renforcement de vallée aride. Qu'est-ce que tu allais voir là ? Pensai-je en moi-même.



Mon chemin traversait une des contrées les plus misérables du monde. C'était en quelque sorte en dessous même des Highlands d'Écosse, en pire. Froide, aride, ignoble, pauvre en bois, pauvre en bruyère, pauvre en vie. Une route et quelques clôtures rompaient l'immensité uniforme et le tracé de la route était jalonné par des bornes dressées afin de servir de repère en temps de neige.

Comment on peut avoir envie de visiter Luc ou Le Cheylard, voilà plus que mon esprit fort inventif ne sait imaginer. Quant à moi, je voyage non pour aller quelque part, mais pour marcher. Je voyage pour le plaisir de voyager. L'important est de bouger, d'éprouver de plus près les nécessités et les embarras de la vie, de quitter le lit douillet de la civilisation, de sentir sous mes pieds le granit terrestre et les silex épars avec leurs coupants. Hélas ! Tandis que nous avançons dans l'existence et sommes plus préoccupés de nos petits égoïsmes, même un jour de congé est une chose qui requiert de la peine.

Je débouchai enfin au-dessus de l'Allier. Il serait difficile d'imaginer perspective moins attrayante à cette époque de l'année. Des coteaux en pente élevaient un cirque fermé alternant ici bois et champs, et, là, dressant des pics tour à tour chauves ou chevelus de pins. L'atmosphère était d'un bout à l'autre noire et cendreuse et cette couleur aboutissait à un point dans les ruines du château de Luc qui s'éleva insolent sous mes pieds, portant à son pinacle une immense statue blanche de Notre-Dame. Elle pesait, je l'appris avec intérêt, cinquante quintaux, et devait être consacrée le 6 octobre. À travers ce site désolé coulait l'Allier et un affluent de volume quasi égal qui descendait le rejoindre à travers une large vallée nue du Vivarais.



Le temps s'était un peu éclairci et les nuages groupés en escadrons, mais le vent farouche les bousculait encore à travers le ciel et distribuait sur la scène d'immenses éclaboussures disloquées d'ombre et de lumière.

Luc lui-même se compose d'une double rangée éparse d'habitations resserrées entre une montagne et une rivière. Il n'offre aux regards ni beauté ni le moindre trait notable, sinon l'antique château qui le surplombe avec ses cinquante quintaux de Madone tout battant neufs.

Ma route remontait la vallée chauve de la rivière longeant les confins de Vivarais et Gévaudan. Les monts du Gévaudan sur la droite étaient encore plus nus, si l'on peut dire, que ceux du Vivarais sur la gauche. Les premiers avaient un privilège de taillis rabougris qui croissaient épais dans les gorges et mouraient par buissons isolés sur les versants et les cimes. De sombres rectangles de sapins étaient plaqués çà et là sur les deux côtés. Une voie ferrée courait parallèle à la rivière. « Montagnes et vallons et torrents, entendez-vous ce coup de sifflet ? »

Je respirai longuement. Il était délicieux d'arriver, après si longtemps sur un théâtre de quelque charme pour le cœur humain. J'avoue aimer une forme précise là où mes regards se posent et si les paysages se vendaient comme les images de mon enfance, un penny en noir, et quatre sous en couleur, je donnerais bien quatre sous chaque jour de ma vie.

➤ ENCORE LE HAUT GÉVAUDAN

Puis Modestine et moi remontâmes le cours de l'Allier (ce qui nous ramena dans le Gévaudan) vers sa source dans la forêt de Mercoire. Ce n'était plus qu'un ruisseau sans importance bien avant de cesser de le suivre. De là, une colline franche, notre route nous fit traverser un plateau dénudé jusqu'au moment d'atteindre Chasseradès.



La route continua pendant un moment sur le plateau et descendit ensuite à travers un village abrupt dans la vallée du Chassezac. Son cours glissait parmi de verdoyantes prairies, dérobé au monde par ses berges escarpées. Le genêt était en fleur et, de çà de là, un hameau envoyait au ciel sa fumée.

À la fin, la sente traversa le Chassezac sur un pont et abandonnant ce ravin profond se dirigea vers la crête du Goulet.



Elle s'ouvrait passage à travers Lestampes par des plateaux, des bois de hêtres et de bouleaux et, à chaque détour, me découvrait des spectacles d'un nouvel agrément. Même dans le ravin de Chassezac, mon oreille avait été frappée par un bruit semblable à celui d'un gros bourdon sonnant à la distance de plusieurs milles, mais à mesure que je continuai de monter et de me rapprocher, il paraissait changer de ton.

Des moutons noirs et blancs, bêlant avec ensemble comme chantent les oiseaux au printemps, et chacun s'accompagnant de la clochette pastorale suspendue à son cou. Cela faisait un impressionnant concert tout à l'aigu.

Un peu plus loin encore et tandis que je pénétrais déjà sous les bouleaux, le chant des coqs me parvint joyeusement et, en même temps, se prolongea la voix d'une flûte qui modulait un air discret et plaintif dans l'un des villages des hauteurs.

Ces diverses musiques d'un charme singulier m'emplissaient le cœur d'une expectative insolite. Il me semblait qu'une fois franchi le contrefort que j'escaladais, j'allais descendre dans le paradis terrestre. Et je ne fus point déçu, puisque j'étais désormais entraîné à la pluie, à l'ouragan, à la désolation de l'endroit. Ici s'achevait la première partie de mon voyage. Et c'était comme une harmonieuse introduction à l'autre et bien plus belle encore.

La route faisait de si amples zigzags au flanc de la montagne. La montée était roide, il me fallait maintenir le bât.

Au sommet du Goulet il n'y avait plus de route tracée.



Devant moi s'ouvrit une vallée peu profonde et, à l'arrière, la chaîne des monts de la Lozère, partiellement boisés, aux flancs assez accidentés dans l'ensemble toutefois d'une configuration sèche et triste. À peine apparence de culture. Pourtant, aux environs de Bleymard, la grand-route de Villefort à Mende traversait une série de prairies plantées de peupliers élancés et de partout toutes sonores des clochettes des ouailles et des troupeaux.

De Bleymard, l'après-midi, bien qu'il fût tard déjà, je partis à l'assaut d'un coin de la Lozère.

« Dans une retraite ombragée et plus retirée... que ne hantaient plus ni nymphes, ni faunes. » Bien que jeunes encore, les arbres s'étaient développés fort touffus autour de la clairière. Il n'y avait point d'échappée, sauf vers le nord-est sur la crête de lointaines collines ou droit là-haut, vers le ciel.

➤ LE PAYS DES CAMISARDS

*Nous marchions dans le sillage des guerriers d'autrefois,
Pourtant la contrée entière était verdoyante ;
Et trouvions amour et paix
Où avaient sévi fer et feu.
Ils passent et sourient les fils de l'épée.
Ils ne brandissent plus le glaive.
Oh ! Qu'il a de profondes racines le blé
Qui pousse sur un champ de bataille !*

W. P. BANNATYNE.

À TRAVERS LA LOZÈRE

La piste que j'avais suivie dans la soirée disparut bientôt et je continuai, au-delà d'une montée de gazon pelé, de me diriger d'après une suite de bornes de pierres pareilles à celles qui m'avaient guidé à travers le Goulet. Il faisait chaud déjà.

La perspective à l'arrière sur le Gévaudan septentrional s'élargissait à chaque pas. À peine un arbre, à peine une maison apparaissaient-ils dans les landes d'un plateau sauvage qui s'étendait au nord, à l'est, à l'ouest, bleu et or dans l'atmosphère lumineuse du matin. Une multitude de petits oiseaux voletait et gazouillait autour de la sente. Ils se perchaient sur les fûts de pierre ; ils picoraient et se pavanaient dans le gazon et je les vis virevolter par bandes dans l'air bleu et montrer, de temps à autre, des ailes qui brillaient avec éclat, translucides, entre le soleil et moi.



Presque du premier instant de mon ascension, un ample bruit atténué comme une houle lointaine avait empli mes oreilles. Parfois, j'étais tenté de croire au voisinage d'une cascade et parfois à l'impression toute subjective de la profonde quiétude du plateau. Mais, comme je continuais d'avancer le bruit s'accrut et devint semblable au sifflement d'une énorme fontaine à thé. Au même instant des souffles d'air glacial, partis directement du sommet, commencèrent de m'atteindre. À la fin, je compris. Il ventait fort sur l'autre versant de la Lozère et chaque pas que je faisais me rapprochait de l'ouragan.



Quoiqu'il eût été longuement désiré, ce fut tout à fait incidemment enfin que mes yeux aperçurent l'horizon par-delà le sommet. Un pas qui ne semblait d'aucune façon plus décisif que d'autres pas qui l'avaient précédé et « comme le rude Cortez lorsque, de son regard d'aigle, il contemplait le Pacifique », je pris possession en mon nom propre d'une nouvelle partie du monde. Car voilà qu'au lieu du rude contrefort herbeux que j'avais si longtemps escaladé, une perspective s'ouvrait dans l'étendue brumeuse du ciel et un pays d'inextricables montagnes bleues s'étendait à mes pieds.



Les monts de Lozère se développent quasiment à l'est et à l'ouest coupant le Gévaudan en deux parties inégales. Son point le plus culminant, ce pic de Finiels sur lequel j'étais debout, dépasse de cinq mille six cents pieds le niveau des eaux de la mer, et, par temps clair, commande une vue sur tout le bas Languedoc jusqu'à la Méditerranée. J'ai parlé à des gens qui, ou prétendaient ou croyaient avoir aperçu, du Pic de Finiels, de blanches voiles appareillant vers Montpellier et Cette. Derrière s'étendait la région septentrionale des hauts-plateaux que ma route m'avait fait traverser, peuplés par une race triste et sans bois, sans beaucoup de noblesse dans les contours des monts, simplement célèbres dans le passé par de petits loups féroces. Mais, devant moi, à demi voilé par une brume ensoleillée, s'étalait un nouveau Gévaudan, plantureux, pittoresque, illustré par des événements pathétiques. Pour m'exprimer d'une façon plus compréhensive, j'étais dans les Cévennes au Monastier et au cours de tout mon voyage, mais il y a un sens strict et local de cette appellation auquel seulement cette région hérissée et âpre à mes pieds a quelque droit et les paysans emploient le terme dans ce sens-là. Ce sont les Cévennes par excellence : les Cévennes des Cévennes.



Dans ce labyrinthe inextricable de montagnes, une guerre de bandits, une guerre de bêtes féroces, fit rage pendant deux années entre le Grand Roi avec toutes ses troupes et ses maréchaux, d'une part, et quelques milliers de montagnards protestants, d'autre part. Il y a deux cent dix-neuf ans, les Camisards tenaient un poste là même, sur les monts Lozère où je suis. Ils avaient une organisation, des arsenaux, une hiérarchie militaire et religieuse. Leurs affaires faisaient « le sujet de toutes les conversations des cafés » de Londres. L'Angleterre envoyait des flottes les soutenir. Leurs meneurs prophétisaient et massacraient. Derrière des bannières et des tambours, au chant de vieux psaumes français, leurs bandes affrontaient parfois la lumière du jour, marchaient à l'assaut de cités ceintes de remparts et mettaient en fuite les généraux du roi. Et parfois, de nuit, ou masquées, elles

occupaient des châteaux-forts et tiraient vengeance de la trahison de leurs alliés ou exerçaient de cruelles représailles sur leurs ennemis.

J'avais voyagé jusqu'à ce moment dans une morne région et dans un sillage où il n'y avait rien de plus remarquable que la Bête du Gévaudan, Bonaparte des loups, dévoratrice d'enfants. Maintenant, j'allais aborder un chapitre romantique – ou plus justement une note romantique en bas de page – de l'histoire universelle.

Juste au faite du mont où j'avais fait halte pour inspecter l'horizon devant moi, la série de bornes en pierre cessa brusquement et seulement un peu en dessous, une sorte de piste apparut qui dévalait en spirale une pente à se rompre le cou, tournant comme tire-bouchon. Elle conduisait dans une vallée entre des collines déclives, aux éteules de roc comme un champ de blé moissonné et, vers la base, recouvertes d'un tapis de prés verdoyants. Je me hâtais de suivre la sente : la nature escarpée du versant, les continuel et brusques lacets de la ligne de descente et le vieil espoir invincible de trouver quelque chose de nouveau dans une région nouvelle, tout conspirait à me donner des ailes. Encore un peu plus bas et un ruisseau commença, réunissant lui-même plusieurs sources et menant bientôt joyeux tapage parmi les montagnes.

La descente entière fut pour moi comme un rêve, tant elle s'accomplit rapidement. J'avais à peine quitté le sommet que déjà la vallée s'était refermée autour de ma sente et le soleil tombait d'aplomb sur moi, qui marchais dans une atmosphère stagnante de bas-fonds. Elle descendit et remonta en molles ondulations. Je dépassai une cabane, puis une autre cabane, mais tout semblait à l'abandon. Je n'aperçus pas une créature humaine ni n'entendis aucun bruit, sauf celui du ruisseau. Je me trouvais pourtant, depuis la veille, dans une autre région. Le squelette pierreux du monde était ici vigoureusement en relief exposé au soleil et aux intempéries. Les pentes étaient escarpées et variables. Des chênes s'accrochaient aux montagnes, solides, feuillus et touchés par l'automne de couleurs vives et lumineuses. Ici ou là, quelque ruisseau cascada à droite ou à gauche jusqu'au bas d'un ravin aux roches rondes, blanches comme neige et chaotiques. Au fond, la rivière (car c'était vite devenue une rivière collectant les eaux de tous côtés, tandis qu'elle suivait son cours) ici un moment écumant dans des rapides désespérés, là formant des étangs du vert marin le plus délicieux taché de brun liquide. Aussi loin que j'étais allé, je n'avais jamais vu une rivière d'une nuance à ce point délicate et changeante. Le cristal n'était pas plus transparent ; les prairies n'étaient pas à demi aussi vertes et, à chaque étang rencontré, je sentais une envie frémissante de me débarrasser de ces vêtements aux tissus chauds et poussiéreux et de baigner mon corps nu dans l'air et l'eau de la montagne. Tout le temps que je vivrai, je n'oublierai jamais que c'était un dimanche.

Peu après le ruisseau que je longeais se jeta dans le Tarn, à Pont-de-Montvert, de sanglante mémoire.

PONT-DE-MONTVERT

Une des premières choses rencontrées à Pont-de-Montvert, si je me souviens bien, fut le temple protestant. Mais ce n'était que le présage d'autres nouveautés. Une subtile atmosphère distingue une ville d'Angleterre d'une ville de France ou même d'Écosse.

Il me serait difficile d'exprimer par quelles particularités Pont-de-Montvert se distingue du Monastier ou de Langogne, voire de Bleynard. Mais la différence existait et parlait éloquentement aux yeux. La localité, avec ses maisons, ses sentiers, son lit de rivière éblouissant porte un cachet méridional indéfinissable.



Pont-de-Montvert est une localité fameuse dans l'histoire des Camisards. C'est ici que commença la guerre ; ici que ces Covenantaires du Midi égorgèrent leur archevêque Sharp. La persécution, d'une part, le fébrile enthousiasme, d'autre part, sont presque aussi difficiles à comprendre en nos tranquilles temps modernes et selon nos croyances et nos incroyances modernes.

Une persécution d'une violence inouïe avait duré près d'une vingtaine d'années et c'était là le résultat de son action sur les martyrs : pendaison, bûcher, écartèlement sur la roue avaient été inutiles. Les dragons avaient laissé les empreintes des sabots de leurs chevaux sur toute la contrée ; il y avait des hommes ramant aux galères et des femmes internées dans les prisons ecclésiastiques, et pas une pensée n'était changée au cœur d'un Protestant révolté.

DANS LA VALLÉE DU TARN

Une route neuve conduit de Pont-de-Montvert à Florac, par la vallée du Tarn. Son assise de sable doux se développe environ à mi-chemin entre le faîte des monts et la rivière au fond de la vallée. Et j'entrais pour en sortir, alternativement, sous des golfes d'ombres et des promontoires ensoleillés par l'après-midi. C'était une passe analogue à celle de Killiecrankie, un ravin profond en entonnoir dans les montagnes, avec le Tarn menant un grondement merveilleusement sauvage, là-bas, en dessous, et des hauteurs escarpées dans la lumière du soleil, là-haut, au-dessus. Une étroite bordure de frênes cerclait la cime des monts comme du lierre sur des ruines. Sur les versants inférieurs et au-delà de chaque gorge, des châtaigniers, par groupes de quatre, montaient jusqu'au ciel sous leur feuillage épandu. Certains étaient implantés chacun sur une terrasse individuelle pas plus large qu'un lit ; d'autres, confiants en leurs racines, trouvaient moyen de croître, de se développer, de rester debout et touffus sur les pentes ardues de la vallée. D'autres, sur les bords de la rivière, restaient rangés en bataille et puissants comme les cèdres du Liban. Pourtant là même où ils croissaient en masse serrée, ils ne faisaient point penser à un bois, mais à une troupe d'athlètes. Et le dôme de chacun de ces arbres s'étalait, isolé et vaste d'entre les dômes de ses compagnons, comme s'il avait été lui-même une petite éminence. Ils dégageaient un parfum d'une douceur légère qui errait dans l'air de l'après-midi.



Un humble dessinateur d'esquisses lâchait, ici, désespéré, son crayon.

Je voudrais pouvoir donner une idée du développement de ces arbres majestueux, comme ils étalaient leur ramure ainsi que le chêne, traînaient leurs branchages jusqu'au sol ainsi que le saule ; comment ils dressaient des fûts de colonnes, pareils aux piliers d'une église ou comment, ainsi que de l'olivier, du tronc le plus délabré, sortaient de jeunes et tendres pousses qui infusaient une vie

nouvelle aux débris de la vie ancienne. Ainsi participaient-ils de la nature de plusieurs essences différentes. Et il n'était pas jusqu'à leur bouquet épineux du faite dessiné de plus près sur le ciel qui ne leur conférât une certaine ressemblance avec le palmier, impressionnante pour l'imagination. Mais leur individualité, quoique formée d'éléments si divers, n'en était que plus riche et plus originale. Et baisser les yeux au niveau de ces masses abondantes de feuillages ou voir un clan de ces bouquets d'antiques châtaigniers indomptables, « pareils à des éléphants attroupés » sur l'éperon d'une montagne, c'est s'élever aux plus sublimes méditations sur les puissances cachées de la nature.

Enfin, observant que le soleil, bien qu'encore loin de son coucher, commençait déjà d'abandonner l'étroite vallée du Tarn, je me mis à songer à un endroit où camper. La vallée même semblait plus agréable et bientôt la route descendit au niveau de la rivière. Elle était merveilleusement pure, froide à donner le frisson. Je poursuivis mon chemin d'un cœur allègre et pacifié et chantonnant en moi-même des psaumes rythmant ma marche. La vallée en dessous de La Vernède me plaisait de plus en plus, au fur et à mesure que j'avais. Tantôt les montagnes nues et couvertes d'éboulis se rapprochaient de part et d'autre et emprisonnaient la rivière entre des falaises. Tantôt, la vallée s'élargissait et verdoyait comme une prairie. La route me conduisit au-delà du vieux château-fort de Miral, situé sur un éperon, au-delà d'un couvent crénelé depuis longtemps détruit et converti en église et presbytère ; au-delà aussi d'un groupe de toits noirs, le village de Cocurès assis parmi les vignobles, et les prés et les vergers riches de pommes rouges.

Les montagnes, quoique la vallée demeurât spacieuse, étaient toujours hautes et dénudées aux dentelures âpres, avec, çà et là, des aiguilles qui pointaient. Et le Tarn murmurait toujours parmi les pierres sa chanson montagnarde. Je m'étais attendu, d'après des touristes à l'humeur pittoresque, à trouver une région horrible selon le cœur de Byron. À mes regards, elle semblait riante et généreuse, tandis que la température donnait à mon corps une sensation d'arrière-été.

FLORAC

Sur un affluent du Tarn est situé Florac, siège d'une sous-préfecture, qui possède un vieux château-fort et des boulevards de platanes, maints quartiers anciens et une source vive qui jaillit de la falaise. Cette ville est renommée, en outre, par ses jolies femmes et comme l'une des deux capitales, – l'autre étant Alais, – du pays des Camisards.



➤ DORMIR DEHORS ...

Je me bouclai jusqu'aux genoux dans mon sac et fis un copieux repas. Aussitôt le coucher du soleil, j'enfonçai ma casquette jusqu'à mes yeux et tombai endormi.

La nuit est un temps de mortelle monotonie sous un toit ; en plein air, par contre, elle s'écoule, légère parmi les astres et la rosée et les parfums. Les heures y sont marquées par les changements sur le visage de la nature. Ce qui ressemble à une mort momentanée aux gens qu'étouffent murs et rideaux n'est qu'un sommeil sans pesanteur et vivant pour qui dort en plein champ. La nuit entière il peut entendre la nature respirer à souffles profonds et libres. Même, lorsqu'elle se repose, elle remue et sourit et il y a une heure émouvante ignorée par ceux qui habitent les maisons : lorsqu'une impression de réveil passe au large sur l'hémisphère endormi et qu'au-dehors tout le reste du monde se lève. C'est alors que le coq chante pour la première fois. Il n'annonce point l'aurore en ce moment, mais comme un guetteur vigilant, il accélère le cours de la nuit. Le bétail s'éveille dans les prés ; les moutons déjeunent dans la rosée au versant des collines et se meuvent parmi les fougères, vers un nouveau pâturage. Et les cheminées qui se sont couchés avec les poules ouvrent leurs yeux embrumés et contemplant la magnificence de la nuit.

Par quelle suggestion informulée, par quel délicat contact de la nature, tous ces dormeurs sont-ils rappelés, vers la même heure, à la vie ? Est-ce que les étoiles versent sur eux une influence ? Ou participons-nous d'un frisson de la terre maternelle sous nos corps au repos ? Même les bergers ou les vieilles gens de la campagne qui sont les plus profondément initiés à ces mystères n'essaient pas de conjecturer la signification ou le dessein de cette résurrection nocturne. Vers deux heures du matin, déclarent-ils, les êtres bougent de place. Et ils n'en savent pas plus et ne cherchent pas plus avant. Du moins est-ce un agréable hasard. Nous ne sommes troublés dans notre sommeil, comme le voluptueux Montaigne « qu'afin de le pouvoir mieux savourer et plus à fond ». Nous avons un instant pour lever les yeux vers les étoiles. Et c'est, pour certaines intelligences, une réelle jouissance de penser que nous partageons cette impulsion avec toutes les créatures qui sont dehors dans notre voisinage, que nous nous sommes évadés de l'embastillement de la civilisation et que nous sommes devenus de véritables et braves créatures et des ouailles du troupeau de la nature.

Lorsque cette heure arriva pour moi j'ouvris les yeux, mourant de soif. Mon gobelet se trouvait sous ma main, à demi plein d'eau. Je le vidai d'un trait et me sentant bien éveillé après cette froide aspersion interne, je m'installai sur mon séant. Les étoiles étaient claires, vives et pareilles à des joyaux, nullement glacées. Une faible buée d'argent embrumait la voie lactée. Autour de moi les cimes noires des pins se dressaient immobiles. Pas d'autre bruit, sinon le tranquille, l'intraduisible murmure du ruisseau sur les pierres. J'étais paresseusement étendu à m'émerveiller de la couleur du ciel, comme nous nommons le vide de l'espace. Il s'y découvrait un gris rougeâtre derrière les pins jusqu'à l'endroit où apparaissait un vernis d'un noir bleuté entre les étoiles.

Une brise molle, ressemblant davantage à une fraîcheur mouvante qu'à une poussée de vent balayait de haut en bas, par instants, la clairière. En sorte que dans ma vaste chambre l'air se renouvelait la nuit entière. Je n'avais pas souvent éprouvé plus sereine possession de moi-même, ni senti plus d'indépendance à l'endroit des contingences matérielles. Le monde extérieur de qui nous nous défendons dans nos demeures semblait somme toute un endroit délicieusement habitable. Chaque nuit, un lit y était préparé, eût-on dit, pour attendre l'homme dans les champs où Dieu tient maison ouverte. Je songeais que j'avais redécouvert une de ces vérités qui sont révélées aux sauvages et qui se dérobent aux économistes. Du moins, avais-je découvert pour moi une volupté nouvelle.

Bientôt, une large bande orange, nuancée d'or, enveloppa le faite des monts du Vivarais. Une grave joie posséda mon âme devant cette graduelle et aimable venue du jour. J'entendis le ruisselet avec plaisir. Je cherchai autour de moi quelque chose de beau et d'imprévu. Mais les pins sombres immobiles, la clairière déserte. Rien n'était changé sinon la lumière et, en vérité, elle épandait tout un flot de vie et de paix animée et me plongeait dans une étrange jubilation.

Dix minutes après la lumière du soleil inondait au galop le flanc des collines, éparpillant ombres et lumières. Le jour était tout à fait venu. Je me hâtai de préparer mon paquetage et d'aborder la roide montée qui s'étendait devant moi.

➤ ... ET DORMIR DEHORS

Le commerçant s'intéressa beaucoup à mon voyage. Il pensait dangereux de dormir en rase campagne.

– Il y a des loups, dit-il. Et puis, on sait que vous êtes anglais. Les Anglais ont toujours bourse bien garnie. Il pourrait fort bien venir à l'idée de quelqu'un de vous faire un mauvais parti pendant la nuit.

Je lui répondis que je n'avais point peur de tels accidents et que, en tout cas, j'estimais peu sage de s'attarder à ces craintes et d'attacher de l'importance à de menus risques dans l'organisation de la vie. La vie en soi était au moins aussi dangereuse qu'un loup et qu'il n'y avait pas lieu de prêter attention à chaque circonstance additionnelle de l'existence. Il pourrait se produire, dis-je, une rupture dans votre organisme tous les jours de la semaine. Et c'en serait fini de vous, même si vous étiez enfermé dans votre chambre à triple tour de clef.

DANS LA VALLÉE DE LA MIMENTE

Nous quittâmes Florac. Un petit chemin en amont du Tarnon, un pont couvert en bois, nous firent pénétrer dans la vallée de la Mimente. D'après montagnes de roche rougeâtre dominaient le cours d'eau. D'immenses chênes et des châtaigniers croissaient sur les versants ou sur les terrasses pierreuses. Ça et là, un champ de millet ou quelques pommiers, puis la route longea de fort près deux hameaux obscurs, l'un d'eux nanti d'un ancien château-fort, haut perché, à réjouir le cœur du touriste.

Sous les chênes et les châtaigniers, le sol n'était pas seulement déclive, mais encombré de cailloux épars. Là où il n'y avait point de couvert, les montagnes dévalaient jusqu'au cours d'eau dans un précipice rougeâtre tapissé de bruyères.

Je fus fort troublé par les jappements d'un chien. Le bruit cruellement répété de l'aboiement d'un chien cause une vive contrariété ; à un trimardeur de mon espèce, voilà qui représente le monde confortable et sédentaire sous son aspect le plus odieux. Il y a quelque chose du clergyman et de l'homme de loi dans cet animal domestique. S'il n'était pas punissable à coups de pierre, l'homme le plus hardi renoncerait à voyager à pied. J'ai beaucoup d'égards pour les chiens dans le cercle de famille, mais sur la route ou dormant *sub divo*, je les déteste ensemble et les redoute.

Le vent avait tourné au nord et ne m'atteignait plus dans le ravin. Dans ces régions élevées de l'atmosphère, le soleil brillait déjà comme à midi.

Quelques enjambées plus loin, et j'aperçus un versant entier de la montagne doré par le soleil ; et un peu au-delà encore, entre deux pics, un disque de lumière éblouissante apparut flottant dans le ciel et je me trouvais une fois de plus, face à face, avec l'immense bûcher de joie qui occupe le centre de notre système planétaire.

LE CŒUR DE LA CONTRÉE

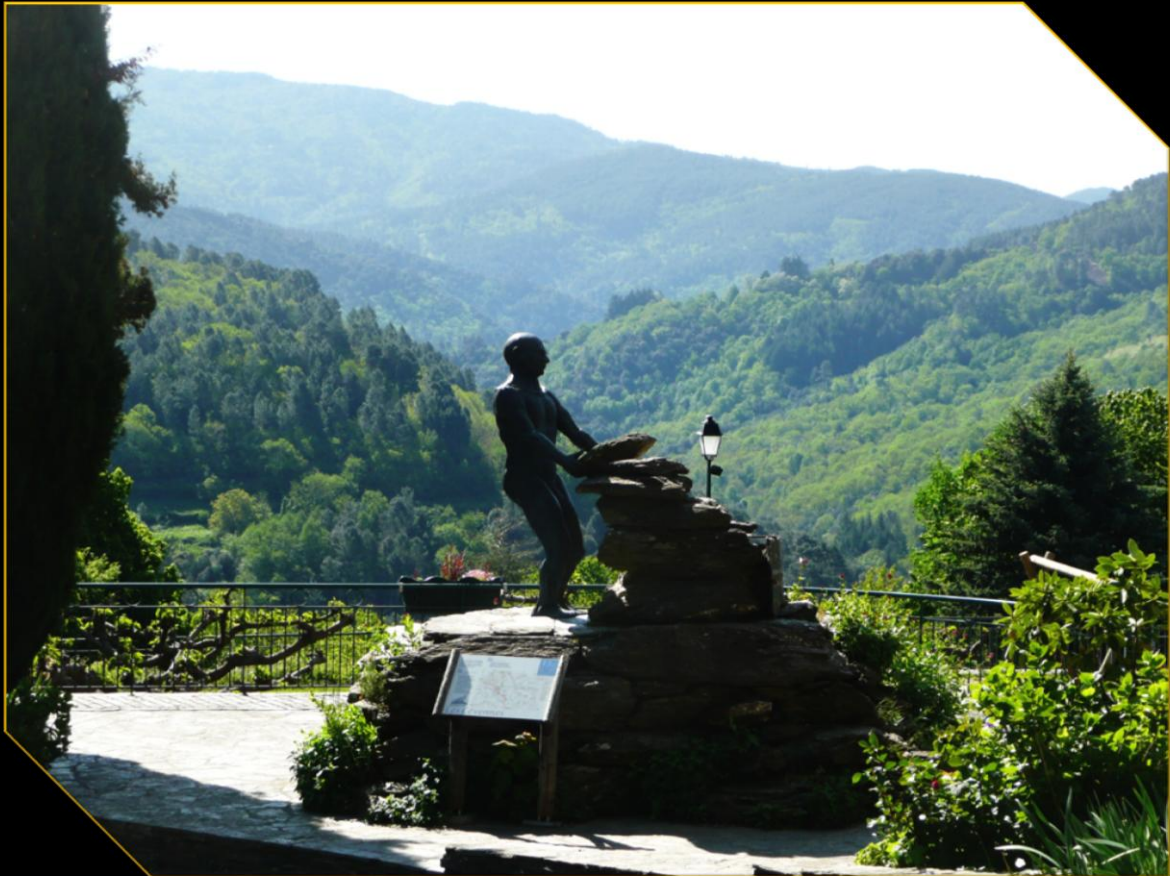
Je me rapprochais maintenant de Cassagnas, un brelan de toits noirs au versant de la montagne dans cette sauvage vallée, parmi les plantations de châtaigniers, les yeux levés dans l'air clair vers d'innombrables pics rocheux.

Un peu après deux heures, je traversai la Mimente et pris, vers le Sud, une sente raboteuse qui grimpait au flanc d'une montagne couverte d'un éboulis de pierres et de touffes de bruyères.

Je me trouvais maintenant à la séparation de deux vastes versants : derrière moi toutes les rivières coulaient vers la Garonne et l'océan Atlantique, devant moi s'étendait le bassin du Rhône. D'ici, comme des monts Lozère, on pouvait voir, par temps clair, miroiter le golfe du Lion.



Saint-Germain-de-Calberte est une grande paroisse d'environ neuf lieues de circonférence. À l'époque des guerres de religion et juste avant la dévastation, elle était habitée par deux cent soixante-quinze familles dont neuf seulement étaient catholiques. Il fallut au curé dix-sept journées du mois de septembre pour aller à cheval, de maison en maison, faire un recensement. Mais la localité elle-même, quoique chef-lieu de canton, est à peine plus importante qu'un hameau. Elle s'étage en terrasses sur une pente escarpée au milieu de vigoureux châtaigniers. La chapelle protestante s'élève un peu plus bas, sur un éperon. Il y a, au centre du village, une vieille et curieuse église catholique.



L'imagination se figure à grand-peine que Saint-Germain-de-Calberte ait pu être autrefois la scène de ces agitations incessantes. Tout y est maintenant si paisible. Les pulsations de la vie humaine battent maintenant d'un rythme si discret et si lent dans ce hameau de la montagne !

Des gens se retournèrent pour me regarder une deuxième fois ou sortirent de chez eux pendant que je passais devant leur demeure. Mon arrivée était, eût-on cru, le premier événement survenu depuis le temps des Camisards. Il n'y avait rien de désobligeant ni d'effronté dans cette curiosité. C'était tout bonnement une surprise qui les étonnait et leur faisait plaisir, comme à des bœufs ou à des enfants. Elle m'était pourtant fastidieuse et me fit bientôt déserrer la rue.

Je me réfugiai sur les terrasses qui forment comme un vert tapis de gazon et tentai vainement d'imiter au crayon les inimitables attitudes des châtaigniers qui dressaient haut leurs dômes de verdure.

Je n'ai pas souvent éprouvé tant d'intime satisfaction en présence d'un site. Je me mouvais dans une atmosphère délicieuse et me sentais allègre et tranquille et heureux. Peut-être n'était-ce point l'endroit seul qui me rendait l'esprit ainsi dispos. Peut-être quelqu'un dans un autre pays pensait-il à moi. Ou peut-être une de mes pensées avait-elle surgi spontanément et s'était-elle évanouie à mon insu, qui me faisait du bien. Car certaines pensées – et assurément les plus belles – s'effacent avant qu'il nous soit possible d'en déterminer les traits exacts, comme si un dieu, cheminant par nos grand-routes vertes, ne faisait qu'entrouvrir la porte de la maison, lancer un coup d'œil souriant à l'intérieur et s'éloigner pour toujours. Est-ce Apollon ? Ou Mercure ? Ou l'Amour aux ailes repliées ? Qui peut le dire ? Mais nous vaquons plus allègres à nos besognes et sentons paix et joie en nos cœurs.



Je descendis au bord du Gardon de Mialet, large lit de torrent à sec et je traversai Saint-Étienne de la Vallée française, ou Val Francesque comme on a coutume de l'appeler ici, puis, je commençais de gravir le mont Saint-Pierre. Longue et pénible ascension !



Long trajet que la descente à Saint-Jean-du-Gard !



➤ ADIEU, MODESTINE !

À l'examen, le matin, Modestine fut déclarée hors d'état de poursuivre le voyage. Elle aurait besoin d'au moins deux jours de repos, d'après le garçon d'écurie. Or, j'étais maintenant pressé d'arriver à Alais pour mon courrier. Comme je me trouvais à présent dans une région civilisée avec service d'omnibus, je décidai de vendre mon amie et de partir par la diligence de l'après-midi. Notre trotte de la veille, au témoignage du charreton qui nous avait suivis pendant toute la montée du Saint-Pierre, donnait une idée avantageuse des capacités de ma bourrique. Des acquéreurs éventuels escomptèrent une occasion sans précédent. Avant dix heures, j'avais une offre de vingt-cinq francs et avant midi, après un engagement téméraire, je la vendis, le bât et tout l'attirail, pour trente-cinq francs. Le gain pécuniaire n'était pas évident, mais j'avais, par ce marché, acquis ma liberté.

Ce ne fut qu'après être bien installé auprès du conducteur et roulant à travers un vallon rocailleux aux oliviers rabougris que j'eus conscience qu'il me manquait quelque chose. J'avais perdu Modestine. Jusqu'à cet instant, j'avais cru la détester ; mais à présent qu'elle était partie « Ah ! Quel changement pour moi ! »

Pendant douze jours nous avons été d'inséparables compagnons ; nous avons parcouru sur les hauteurs plus de cent vingt kilomètres, traversé plusieurs chaînes de montagnes considérables, fait ensemble notre petit bonhomme de chemin avec nos six jambes par plus d'une route rocailleuse et plus d'une piste marécageuse. Après le premier jour, quoique je fusse souvent choqué et hautain dans mes façons, j'avais cessé de m'énerver. Pour elle, la pauvre âme, elle en était venue à me considérer comme une providence. Elle aimait manger dans ma main. Elle était patiente, élégante de formes et couleur d'une souris idéale, inimitablement menue. Ses défauts étaient ceux de sa race et de son sexe ; ses qualités lui étaient propres. Adieu, et si jamais...

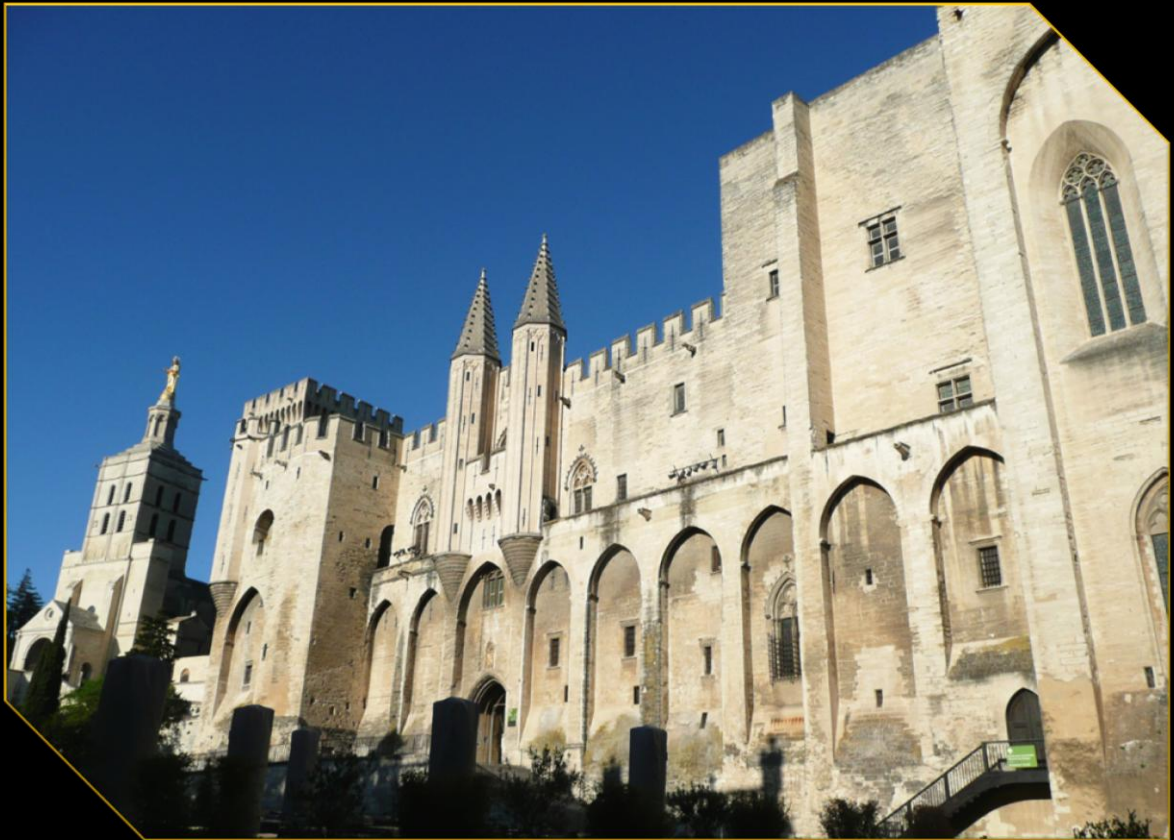
Le père Adam pleura quand il me la vendit. Quand je l'eus vendue à mon tour, je fus tenté de faire de même. Et comme je me trouvais seul avec le conducteur du coche et quatre ou cinq braves jeunes gens, je n'hésitai pas à céder à mon émotion.



➤ **ALES / AVIGNON**, personnalisons notre périple







L'ITINÉRAIRE DE STEVENSON

22 septembre - 4 octobre 1878



*Le kilométrage est approximatif.
Les lieux en capitales sont les étapes de l'auteur.*

D'après « [Voyage avec un âne dans les Cévennes](#) » de Robert-Louis Stevenson

Damien Cizeron